

A. HANS

Maître Hubert Goffin

NOUVELLE EDITION

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —

II.

La matinée du dimanche...

Avec plusieurs de ses enfants, Hubert Goffin revenait de l'église. Durant la nuit, il avait beaucoup neigé.

Le mineur s'arrêta, pour jouir du paysage, car Ans était situé à 150 mètres au-dessus de la vallée de la Meuse, et on y découvre un splendide panorama.

Goffin contempla la plaine... étincelante de blancheur, sous son linceul infini de neige pailletée par le soleil.

Demain déjà, ce beau tapis d'hermine serait souillé par la poussière de charbon et par la suie.

— Il a plu du sucre, dit en riant Mathieu à ses petits frères, tout le pays est sucré à cette heure.

Les petits éclatèrent de rire et l'un d'eux se pencha et fit comme s'il goûtait de ce beau sucre blanc.

Goffin semblait sourd aux joyeuses exclamations de ses fils. Son regard restait fixé sur un seul point.

Là, sous la neige, dormaient ses compagnons de travail. L'on avait retiré les cadavres de la fosse. De terribles scènes s'étaient déroulées à Horloz. Des femmes, dans cette sinistre morgue, avaient reconnu les corps de leurs maris... et ensuite l'enterrement avait eu lieu.

A cette occasion, Hubert avait demandé et obtenu un jour de congé, et s'était rendu à Horloz pour rendre les derniers devoirs à ces braves tombés au champ d'honneur.

Et du revers de sa main rude et calleuse, de sa main d'ouvrier, il avait essuyé des larmes... jusqu'à ce qu'il ne put plus se maîtriser, et qu'il leur laissa.

Aussi bien, pourquoi aurait-il eu honte de ces larmes? Beaucoup d'hommes, taillés en géants, aux larges épaules, à carrure athlétique, aux bras pareils à des marteaux de forge, avaient pleuré comme des enfants.

— Maître, c'est l'hiver, dit tout à coup une voix.

Ces mots firent s'éveiller Goffin de sa songerie. Les enfants se jetaient des boules de neige. Deux mineurs lui tendaient leurs mains calleuses.

L'un d'eux n'est plus un étranger pour nous... Ce n'est autre que Bernard, que nous avons entendu converser avec Goffin, le soir même de la catastrophe de Horloz. D'ordinaire, Nicolas Bertrand travaillait dans la même mine qu'Hubert ; il en était de même de son compagnon Mathieu Labeye.

— Oui, les amis, c'est l'hiver, répondit Goffin. Et l'hiver a étendu un linceul sur le pays.

— L'année a mal débuté, répondit Nicolas Bertrand. Pourvu que ce ne soit pas un mauvais présage.

— Ne soyons pas superstitieux, répartit Goffin. Laissons cela aux vieilles femmes, qui n'ont pas autre chose à faire. Nous autres, hommes, nous sommes courbés par une pareille catastrophe, mais nous devons nous redresser aussitôt. La houille ne doit pas rester dans les entrailles de la terre. Et les camarades, qui travaillent dans les usines métallurgiques, ne sont-ils pas exposés, eux aussi, à de terribles dangers ? Et n'avons-nous pas entendu parler de la mer, là-bas, loin vers l'ouest... n'avons-nous pas entendu des récits de la vie des pêcheurs... récits qui nous ont fait frissonner d'angoisse ? Monsieur Colson, le propriétaire de notre mine, a du cœur pour ses ouvriers et prend toutes les mesures possibles pour notre sauvegarde. Nous devons, chaque matin, descendre avec confiance dans la mine, et aller paisiblement à l'ouvrage, pour donner ainsi un bon exemple aux autres.

Lorsque Goffin parlait, tout le monde avait coutume d'écouter.

Aussi, les deux camarades l'approuvèrent-ils.

— Oui, maître, vous avez raison...

— Du courage, n'est-ce pas, les amis ?

— Oui, pareille catastrophe courbe, mais nous nous

redressons aussitôt, dit Bertrand, en répétant les paroles d'Hubert.

— Mes amis, reprit Goffin, je suis bien aise de vous avoir rencontrés. Il m'est venu une idée et je suis persuadé que vous approuverez mon plan.

— Naturellement, maître, répondit Mathieu Labeye, un plan formé par vous ne peut être que bon à exécuter.

— Écoutez, mes amis. Il y a maintenant, à Horloz, beaucoup de femmes et d'enfants qui ont perdu celui qui les faisait vivre. L'année écoulée n'a guère été favorable. La moisson n'a pas réussi, et les vivres sont hors de prix. Nous sommes au cœur de l'hiver. Une guerre terrible menace d'éclater... l'empereur veut attaquer les Russes chez eux. ¹⁾ Il est dur de perdre celui qui assure l'existence.

Les deux hommes inclinèrent la tête en signe d'assentiment.

— Nous, mineurs, d'ici ou d'ailleurs, nous ne formons en somme qu'une seule famille. Nous l'avons senti assez durement cette semaine. Mais nous devons faire plus que gémir et nous lamenter, ou, du moins, le temps des lamentations et des plaintes est fini. Nous sommes-nous redressés ? Il faut que nous agissions... que nous fassions notre devoir dans la mine, c'est bien, mais il nous faut encore faire notre devoir vis-à-vis des femmes et des enfants qui viennent d'être si cruellement frappés. Nous pouvons panser quelque peu leurs plaies. Voulez-vous m'aider à cela, cette après-midi ? Voulons-nous faire le tour du village et récolter de l'argent pour les veuves et les orphelins ? Je le demanderai également à Melchior Clavir.

— Maître, s'écria Bertrand avec feu, vous êtes un noble cœur, et, saisissant la main de Goffin, il la serra chaleureusement. Si nous voulons-vous aider ? Je croirais être un lâche si je refusais, si j'hésitais un seul moment.

¹⁾ L'on se souvient que nous sommes en 1812. Notre pays appartenait alors à la France.

— Et moi de même, dit à son tour Mathieu Labeye.

— Je n'en ai pas douté, mes amis. Voulez-vous venir me trouver chez moi, après le dîner ? Nous nous partagerons les rôles. Je vais chez Clavir maintenant.

L'on se rallia à cette proposition et Goffin, appelant ses enfants, dont les joues étaient rouges de l'animation du jeu, rentra chez lui.

La femme était déjà au courant du plan que son bon mari avait élaboré.

— Après dîner, Bertrand et Labeye viendront, dit Hubert. Je vais trouver Clavir.

— Bien. Je dresserai la table un peu plus tôt, de sorte que vous pourrez entamer tôt votre charitable besogne.

Hubert Goffin — le lecteur doit faire plus ample connaissance avec le brave mineur — était né à Saint-Nicolas, non loin de Liège et d'Ans. La mine d'Horloz se trouvait donc sur le territoire de sa commune natale, et parmi les victimes il comptait plusieurs amis.

Encore enfant, il avait accompagné son père dans la mine, tout comme Mathieu le suivait maintenant.

Il n'avait reçu que fort peu d'instruction, et sans doute le brave homme ne savait ni lire ni écrire.

Il comptait près de quarante ans, au moment où débute notre récit. Quatorze ans auparavant, nommé chef-porion, à raison de son assiduité au travail et de son jugement sûr, il avait contracté mariage. Nous savons déjà qu'il était père de sept enfants. Les mineurs aimaient leur porion, il était plutôt leur ami, tandis qu'il veillait comme un père sur les enfants qui, hélas, travaillaient déjà dans la mine, à l'âge où nos petits jouent encore.

Les mères étaient heureuses lorsque leurs enfants devaient travailler sous les ordres de Goffin, et les petits ne parlaient de lui qu'avec une véritable vénération.

Goffin et ses amis, ce jour là, sacrifièrent leur repos

pourtant si bien mérité, pour récolter de l'argent au profit des veuves et des orphelins d'Horloz.

Ils ne travaillèrent pas en vain. Nulle part ils ne tendirent inutilement la main.

Les temps étaient durs, il est vrai. L'hiver était rude, mais les habitants d'Ans eussent préféré manger quelques tartines de moins, plutôt que de refuser leur obole à Goffin, Bertrand, Labeye et Clavir.

Tous les cœurs s'emplissaient de pitié, à l'idée de celles et de ceux qui pleuraient un père, un époux, un fils, un frère.



Ce soir là, c'est avec toute la satisfaction que donne le sentiment d'un devoir bien rempli que Goffin s'assit dans son fauteuil. Le garde champêtre porterait demain à Horloz les fonds récoltés, que le maire de Saint-Nicolas distribuerait aux sinistrés.

Les petits dormaient déjà. Les trois aînés pouvaient veiller un peu plus tard, le dimanche. Le père racontait alors quelques histoires.

Ce soir, il se sentit poussé à parler de son métier. Il n'aurait pu parler d'autre chose.

Il raconta la légende d'Hullos.

— Il y a longtemps, bien longtemps, dit-il, habitait à Plainevaux un pauvre maréchal, besogneux, nommé Hullos, qui avait une brave femme nommée Jeannette, et trois beaux enfants. De l'aube au soir, le brave homme peinait, pour gagner le pain nécessaire au ménage et souvent, alors que les autres habitants du village étaient déjà couchés, retentissait dans la nuit le marteau de Hullos.

Un beau matin, le maréchal se trouvait dans la forge. Il laissa un moment reposer sur l'enclume son marteau, afin de s'essuyer le front ruisselant de sueur.

A ce moment, un vieillard entra dans la forge et s'approcha d'Hullos.

Il avait une mine respectable, un beau visage éclairé par deux bons yeux, et orné d'une longue barbe blanche. Il était vêtu d'une longue simarre blanche.



Hullos souhaita la bienvenue à l'étranger et se demanda si cette étrange apparition venait lui commander

de l'ouvrage. Tel n'était pas le cas. L'étrange vieillard dit d'une voix claire comme cristal :

— Mon bon forgeron, j'ai soif. Donne-moi, je te prie, un peu d'eau.

— De l'eau, répéta le forgeron. Reposez-vous ici un moment, j'irai vous quérir de la bière.

— Non, le temps me fait défaut, mon ami. Il ne me faut qu'un peu d'eau.

Hullos alla prendre immédiatement une cruche de bière et la tendit au vieillard, en disant :

— Voici, vénérable vieillard, buvez tant qu'il vous plaira.

Le vieillard but avidement quelques gorgées, puis, rendant la cruche au maréchal, il dit :

— Je te remercie de tout cœur, toi qui remplis si bien le devoir sacré de l'hospitalité. Je prie Dieu pour que tu ne sois jamais sans ouvrage et pour que tu sois riche un jour.

— Que Dieu vous entende, répondit le forgeron, mais je doute que votre souhait soit jamais accompli. Ce n'est pas le courage qui me fait défaut, oh non, et l'ouvrage ne manque pas. Vraiment, il me serait possible d'assurer l'avenir de ma chère Jeannette et de mes petits, si le bois qu'il me faut et que l'on doit abattre dans les sombres forêts, n'était pas si cher. Oh, ce bois, ce bois !

Et Hullos secoua la tête, découragé, tandis que ses yeux qui d'ordinaire étincelaient dans sa face noircie, se fixaient sur l'étranger.

— Oui, poursuivit Hullos, si j'arrivais à mourir inopinément... qu'advierait-il de ma femme et de mes enfants ? Je ne puis y songer.

Et il soupira profondément.

— Sois courageux, mon ami, dit alors le vieillard. Oui, le bois est fort cher. Mais écoute, vois-tu là-bas la Butte-aux-moines ?

— Je la regarde souvent, répondit le forgeron.

— Vas-y et gravis-la. Fixe alors tes yeux sur le sol,

tu remarqueras qu'il est traversé de veines noires. Ouvre ces veines, et prends-en quelques morceaux. Mets-les dans ton foyer, sur le feu, et regarde.

Hullos regarda la montagne... Il tourna ensuite la tête vers le mystérieux visiteur, mais celui-ci avait disparu.

Après un moment de réflexion, le forgeron se rendit vers la Butte-aux-moines. Il vit les veines noires, ouvrit l'une d'elles, et récolta quelques pierres noires. Tremblant d'attente anxieuse, il jeta les pierres dans le feu du foyer.

Et, oh merveille, les pierres rougeoyèrent, s'enflammèrent, et la chaleur qu'elles dégagèrent vint frapper Hullos à la face.

Et alors le forgeron jeta un cri d'allégresse, il appela sa femme, et lui montrant le foyer, lui raconta d'une voix tremblante ce qui s'était passé.

Il ne devait donc plus acheter de bois, là-bas gisait un meilleur combustible qu'il n'avait qu'à ramasser.

Hullos était une âme noble. Il ne voulut pas garder le secret de sa découverte. D'autres forgerons encore avaient femme et enfants, et le nouveau combustible leur était aussi nécessaire.

Bientôt, dans toutes les forges, brûlèrent les pierres noires de la Butte-aux-moines. Le mystérieux vieillard était un moine d'une abbaye voisine.

Et, mes enfants, poursuivit Goffin, vous savez bien quelles sont ces pierres noires, c'est le charbon de terre, c'est la houille.

— Hoyo, hoye, répondirent les enfants en wallon.

— Parfaitement, reprit le père et le nom de houille ou hoye provient du nom de Hullos. Plus tard, on remarqua que le charbon ne se trouvait pas seulement dans les montagnes, mais aussi, et en plus grande quantité, dans le sein de la terre. Heureusement, car les veines des hauteurs furent bientôt épuisées et alors on se mit à creuser les veines souterraines. L'on creusa des puits, des galeries, dans toutes les directions... et à présent nous ne faisons pas autre chose. Et notre métier est utile, les enfants, nous procurons à l'homme

de quoi chauffer les maisons, lorsque l'hiver est rude comme maintenant, et pour chauffer le poêle, pour permettre à la mère de préparer les repas. Nous procurons le combustible pour les forges, les fabriques, toutes les industries. Oui, nous pouvons être fiers de notre métier, encore qu'il souille notre corps. Mais sous ce corps noirci doit battre un cœur pur, un cœur d'honnête ouvrier. Et dans ce cas, le travail nous ennoblit.

C'est ainsi que parlait Hubert Goffin, c'est ainsi qu'il instruisait ses enfants; il sentait profondément tout ce qu'il disait.

Son cœur était celui d'un honnête ouvrier, il était pur et sans tâche; le travail l'ennoblissait.

Il parla ensuite du coup de grisou d'Horloz. Prudemment, il voulait mettre ses enfants à la hauteur des dangers du métier.

Il raconta que dans beaucoup de mines s'emmagasine un gaz dangereux, le grisou, qui peut causer de terribles explosions.

Goffin dit encore comment l'eau, s'infiltrant dans le sol, forme de véritables lacs souterrains et comment un malencontreux coup de pic peut mettre la mine en communication avec une pareille poche d'eau.

Alors l'eau envahit les galeries et malheur à ceux qui ne peuvent atteindre à temps la sortie.

Oui, ses enfants devaient connaître les dangers... mais pas d'une façon soudaine et brusque, petit à petit. C'est pourquoi il n'avait parlé, dans la semaine, qu'aussi peu que possible de la catastrophe d'Horloz.

Et il dit ensuite que le danger ne doit pas effrayer l'homme et ne doit pas l'empêcher de faire son devoir. Il critiqua les téméraires, insista sur le fait qu'il faut toujours être prudent, sur ce que l'on devait faire et ne pas faire.

De la sorte, il parlait de son métier, et les enfants écoutaient attentivement, jusqu'au moment où la mère montrant l'horloge, les envoya tous au lit.

La journée du dimanche avait été bien remplie, et Goffin dormit du sommeil des justes.

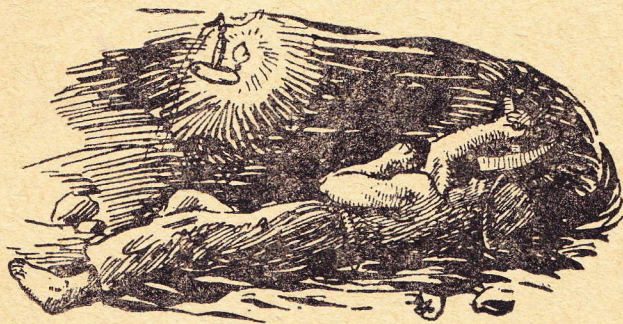
A. HANS

MEESTER HUBERT GOFFIN

Penteekeningen van EDMOND VAN OFFEL

Kleuromslag van JAN WATERSCHOOT

Derde druk



L. OPDEBEEK — UITGEVER — ANTWERPEN
1944

A. HANS

An illustration in a woodcut style with a limited color palette of yellow, brown, and white. It depicts a man and a woman in a rocky, cavernous landscape. The man, on the right, is shown in profile, looking towards the left. He has short, light-colored hair and is wearing a yellow jacket over a white shirt. He is holding the woman, who is on the left. She has short, light-colored hair and is wearing a yellow dress. They are standing between two large, fluted columns that appear to be part of a classical building. The background is filled with dark, jagged rock formations. The overall mood is dramatic and somber.

MEESTER
HUBERT GOFFIN

L. Opdebeeck - uitgever - Antwerpen